

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 41

**Artikel:** La fille du colonel  
**Autor:** D'Anjou, René  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255515>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISANT

A PORRENTRUY



No 41

Supplément du Dimanche 15 octobre

1905

## LA FILLE DU COLONEL

Ca devait être fête au village puisque toutes les rues étaient pleines de chants et d'appels joyeux de clairons, ça devait être fête puisque les jeunes gens dansaient, égayés d'un coup de vin mousseux, et pourtant les rires sonnaient faux, et dans les chansons guerrières il y avait la détresse d'un adieu.

C'était ce jour-là, la joie factice du départ des conscrits!

Dans la grande salle d'armes du château de Ribagnac, André pleurait dans les bras de sa mère, sans fausse honte; pris d'une douleur navrée de grand enfant gâté, le jeune soldat exhalait sa peine.

C'était la première fois qu'il quittait sa famille; l'inévitable loi l'arrachait au foyer. Pour lui, fils unique, l'héritier d'une immense richesse, il n'y avait jamais eu de collège, jamais de dur labeur, jamais l'ennui d'un examen. Un précepteur doux et savant en avait fait un parfait homme du monde, distingué, fier, avec un joli vernis de toutes les sciences, avec un cœur ouvert à tous les enthousiasmes et une âme délicate et pure affinée encore par l'immense tendresse maternelle.

Ces qualités brillantes et solides pour la situation qu'occupait dans le monde André de Ribagnac étaient, il faut l'avouer, de minces avantages pour un futur soldat.

La rude vie des camps, le contact brutal de gens du peuple, la discipline inexorable, égale à tous, faisaient au jeune homme un redoutable avenir. Et pas moyen de s'y soustraire; sa grande fortune, dans le cas actuel, demeurait impuissante. André, robuste et bien constitué, appartenait à la patrie, et toute la vialance du cœur de sa mère, mise à l'épreuve, se trouvait cette fois au-dessous de la réalité; des sanglots, impossibles à retenir, sortaient saccadés de sa poitrine.

André, cependant, comprenait son devoir; ses compagnons du village, presque tous ses tenanciers, allaient venir le chercher; il devait l'exemple. Ce petit groupe serait son escorte; ce petit groupe était comblé de ses largesses, de ses bienfaits: au milieu de lui, il serait respecté, servi, entouré; mais combien vite

tout cela se trouverait noyé dans le grand régiment hospitalier, gouailleur, rude, égalitaire.

Enfin il dut partir, emporté par le courant de la vie: il fut incorporé à Angers, au 51<sup>e</sup>, simple soldat, hélas! sans atténuation de corvée, sans égards d'aucune sorte, car son oncle ex-général, lui avait donné le sage conseil de ne faire en rien bande à part et de n'exciter ni haine ni envie.

Il surmonta bien des dégoûts, bravement il supporta bien des fatigues, et jamais ses lettres ne laisseront soupçonner un instant de détresse. Avec sa nature loyale et bonne, il se fit vite aimer de ses camarades et de ses supérieurs.

Le régiment possédait un brave colonel, père de six filles et veuf, depuis la venue de la sixième.

Ce n'était pas un soldat de fortune le colonel du 51<sup>e</sup>, mais un sérieux polytechnicien. Seulement, dans sa vie il y avait deux fautes: la première d'avoir conclu sous-lieutenant un mariage d'amour, ensuite d'avoir continué une carrière qui, pour être honorable n'a rien de productif, et, par suite, c'était à la sévère économie qu'on devait au logis donner la première place; mais on le faisait gaîment.

Les fillettes avaient de charmants caractères, enjoués et mutins, conduites par la sereine et gracieuse Reine l'aînée de toutes.

Reine, à la tête de son royaume, non difficile à gouverner, grâce à sa parfaite harmonie, avait la lourde tâche d'entretenir, nourrir et élever la petite bande d'enfants avec la maigre paye du colonel. La difficulté consistait surtout à maintenir le degré de représentation nécessité par le niveau social de la famille.

Aussi quelle ingéniosité déployait Reine, à quel travail intellectuel, assidu et fatiguant se livrait cette jolie tête blonde de dix-huit ans, aux prises sans cesse avec la lutte pour la vie!

Les deux ordonnances du colonel suffisaient au service intérieur de la maison, largement secondés par la jeune et vaillante troupe féminine dont l'avenir s'ouvrait si peu brillant au-devant de leurs yeux rieurs de fillettes encore insouciantes.

Au régiment elles jouissaient de l'estime et de l'admiration générales; mais nul sous-lieutenant ne songeait à offrir à l'une d'elles de partager sa vie et par suite sa petite solde, la belle confiance en soi et en son étoile était insuffisante, en notre siècle de positivisme, pour vivre avec les obligations nouvelles sans cesse créées par la nécessité de paraître, et ils acceptaient, les jeunes officiers, l'espérance d'un mariage d'argent agrémenté par l'amour tranquille qui naît des convenances jointes à l'honnêteté.

Reine avait donc le département du ménage à conduire, et chaque semaine, le jour du marché on la rencontrait suivie de son soldat porteur d'un grand panier. Or, une fois — le hasard a de ces malices — André de Ribagnac terminait sa faction à la porte du colonel, et il allait partir, relevé de corvée, avec la patrouille, lorsqu'une petite main se posa sur son bras :

— Mon ami, disait Reine, notre „ordonnance” est malade ce matin, voulez-vous m'accompagner au marché ? Papa m'a dit de prendre le planton.

Surpris, André se retourna, ses yeux rencontrèrent le charmant visage de Reine, et il sourit tendant la main pour recevoir le panier vide.

La jeune fille, elle, ne le regardait guère; toute à son occupation de ménagère elle prenait le soldat au hasard, sans songer à l'examiner. Elle le récompenserait d'une piécette au retour; et cette aubaine inespérée, lui permettrait, pensait-elle, un léger adoucissement à son frugal ordinaire.

Chemin faisant, Reine toujours bonne, dit à son compagnon quelques mots sur le départ prochain de la classe et lui demanda le nom de son pays. André répondit juste à la question, avec une envie de rire contenue à grand'peine.

Tous deux firent le marché, emplissant la corbeille des mille choses nécessaires à la provende d'une nombreuse famille. Il admirait l'intelligence avec laquelle la jeune fille savait choisir et acheter; ses manières aisées, simples et dignes malgré la vulgarité de son occupation, et il se chargeait consciencieusement de légumes, amusé par la nouveauté de son rôle, jouant au naturel cette petite comédie à deux.

Enfin ils rentrèrent. André un peu las, posa son lourd panier sur la table de la cuisine et Reine, toujours attentive à la fatigue des autres, prit un verre dans le buffet, l'emplit de vin et le présenta à son soldat :

— Buvez, mon ami, vous avez chaud, cela vous remettra. Merci, et à une autre fois.

Elle allait partir, mais elle se souvint qu'elle devait encore quelque chose et, prenant dans sa bourse une petite pièce, elle la tendit au jeune homme. Celui-ci buvait lentement; sa main fine et blanche tenait le gros verre de vin bleu; sous la manche de sa capote apparaissait le poignet de la chemise bien repassée retenu d'un bouton d'or.

Reine d'un regard vit ces petites choses, puis elle leva pour la première fois ses yeux observateurs sur le visage du soldat.

André remettait le verre sur la table, essuyant d'un mouchoir de batiste ses lèvres roses, puis il s'inclinait souriant devant la jeune fille, répétant comme elle tout à l'heure.

— Merci, à une autre fois.

Et il sortit de la cuisine, tandis que Reine, toute rouge, serrait sa piécette; honteuse, presque troublée. Elle se mit, nerveusement agacée de ce qu'elle appela intérieurement sa sottise, à vider son panier, et voilà encore qu'elle découvrit entre les salades blanches et vertes un gros bouquet de violettes de Parme qui ne devait certes pas être un cadeau gracieux de

la maraîchère.

Elle se souvint même d'avoir demandé le prix de ces fleurs parfumées; puis, prise de remords devant une inutile dépense, avoir aussitôt renoncé à cette fantaisie. Alors... est-ce que pendant qu'elle s'occupait à choisir, le soldat l'aurait acheté et glissé parmi les légumes, en surprise?...

Donc, quel était ce jeune homme ?

L'imagination de Reine partait en campagne. Pourtant elle ne souffla mot de l'aventure n'osant interroger son père et attentive à toutes les factions qui se succédaient sous ses fenêtres, mais elle ne revit pas son serviteur d'un jour.

La semaine suivante, le domestique du colonel étant guéri, Reine retourna au marché comme d'habitude; elle fit sa tournée, ainsi que la semaine précédente, et trouva au retour entre les salades un bouquet de violettes de Parme. Cette fois, elle osa interroger :

— Jean, par quel hasard avons-nous ce bouquet dans nos provisions ?

— Je ne sais pas, mademoiselle.

Mais Jean riait en-dessous en répondant de même :

— Jean, vous le savez, dites-moi la vérité.

— La vérité, mademoiselle, est-ce qu'on doit la dire quand on est payé pour se taire ?

— On doit toujours la dire, Jean.

— Alors, mademoiselle, voilà : Ce bouquet a été jeté dans mon panier par un camarade qui était près de nous et que mademoiselle n'a pas vu parce qu'il se dissimulait dans les groupes et comme j'allais dire quelque chose, il m'a glissé un louis dans la main en me faisant un signe de silence.

— Oh ! fit Reine suffoquée d'une pareille prodigalité, vous le connaissez ce soldat ?

— Non, il n'est pas de ma classe. Il part, lui, ces jours-ci; il est bien heureux, il n'avait qu'un an de service !

A ces mots, Jean soupira; Reine aussi soupira et, attristée soudain, la jeune fille cacha son frais visage dans son bouquet parfumé.

Un mois plus tard, le régiment recevait l'ordre de départ et le colonel annonçait à sa jeune famille ce brusque déplacement.

— Où allons-nous, père ? cria en chœur la petite troupe que tout changement amusait.

— A Limoges, mes chères, et j'en suis bien aise; une bonne ville, un pays agréable, l'existence facile et peu dispenseuse; et puis c'est pour moi un avancement certain; je serai près du général de division du dix-huitième corps; il est mon ami intime, mon camarade de promotion. Etes-vous contentes ?

— Oui, père, puisque tu l'es.

— Et toi, Reine ?

— Moi aussi, père.

— C'est que tu deviens silencieuse depuis quelque temps et je m'en préoccupe. Chère mignonne, que veux-tu que nous devenions tous si notre Reine perd sa gaîté ?

— Je ne puis la perdre, père, tant que je te verrai heureux et que nous serons tous ensemble près de toi. Au contraire, l'idée de partir me rend joyeuse.

— Alors donne tes ordres à ton état-major, car il faut manœuvrer rapidement pour être prêts dans huit jours.

— C'est plus qu'il ne nous faut, père.

Et toutes, en vraies filles de soldat, se mirent à organiser le branle-bas de départ avec un ordre et une adresse acquis par l'habitude.

(A suivre).

René d'ANJOU.

La politesse rapporte beaucoup et coûte si peu; par cela même c'est un bon placement.